

ÉGLISE

N° 364 JUILLET 2024
Vie diocésaine - Mensuel - 3,50 €

EN ILLE-ET-VILAINE



DOSSIER

Saint-Pierre de Visseiche
Histoire d'une église ordinaire



L'«Ange qui nous voit» est une des plus douces créations du «maître de Châteaubourg» (appelé ainsi à cause de la porte de l'église, de 1540). Ce sculpteur local était aussi capable d'humour, comme à la Guerche avec le plongeur qui s'aperçoit qu'il n'y a pas d'eau... Il pouvait même être caustique comme à Rannée où le manant hurle sous le fardeau du moine et du marchand.

DOSSIER

Saint-Pierre de Visseiche

Histoire d'une église ordinaire

Les églises sont sur notre sol les plus vieux monuments toujours habités. Tant de matins ont passé sur elles, tant de générations ont apporté leurs voix qu'elles sont devenues très riches, mais parfois étranges. Prendre le temps d'en bien regarder une, c'est se donner la chance de comprendre toutes les autres. Si vous voulez, cet été, ce sera celle de Visseiche, dans cette Bretagne « gallo » des confins du Maine et de l'Anjou. Pas de cœur, pas d'étoile sur les notices des guides, d'ailleurs bien sèches, pas de panneau sur le chemin, une église sans « rien de remarquable », pourrait-on croire, mais il faut voir...

Dossier d'été réalisé par Roger Blot (textes, photos, plans et dessins).

NOUS SOMMES SUR L'ANTIQUE SIPIA

Le site a de quoi intéresser les archéologues. Visseiche, qui compte aujourd'hui moins de 1000 habitants, fut la Sipa gallo-romaine qui figure sur la Table de Peutinger, la première « carte routière d'Europe » (conservée à la Bibliothèque Nationale d'Autriche, elle est classée au Patrimoine mondial de l'Humanité). C'était une des deux étapes entre Rennes (Condate) et Angers (Juliomagus). Le pont à sept arches du XVII^e siècle enjambe toujours la Seiche à l'endroit du pont romain en bois, comme l'ont montré les fouilles de 1995. La découverte d'un vaste cimetière mérovingien et la proximité de l'altière Roche aux Fées, dressée là au temps des pyramides, attestent d'une longue présence humaine et spirituelle. Le temps passe doucement, comme la Seiche, dans laquelle le grand saint Armel jeta, dit-on, la « guivre », symbole du paganisme vaincu.

LE TOUR D'UNE ÉGLISE EST UN VOYAGE DE MILLE ANS

Dressée sur un tertre, la petite église prend superbement le relais de ces temps brumeux : nef en partie romane, Vierge du XV^e siècle, chœur et façade à la limite du gothique et de la Renaissance, retables classiques du XVII^e siècle, tabernacle du XVIII^e siècle, clocher du début du XIX^e siècle... Quantité de dates précisent notre savoir : 1543, 1570, 1763, 1828, 1852, 1882... et plusieurs inscriptions nous rappellent l'épopée de l'abbé Boury, un sacré bâtisseur. L'atelier Lecomte et Colin a aussi signé et daté ses œuvres.

Mais rien ne vaut les sources écrites, abondantes : les décès sont consignés depuis 1487, les dépenses de la fabrique depuis 1619... Ainsi nous apprenons tout sur les quatre retables de tuffeau et marbre de Jean Martinet, des frères Langlois, de Gaspard Robelot et de François Langlois. Et quand les sources font défaut, nous avons encore la ressource des comparaisons mieux documentées. C'est par elles que nous pouvons montrer l'intérêt du « maître de Chateaubourg », ou prouver que la maîtresse-vitre était de Michel Baionne l'aîné, le meilleur peintre-verrier de la Renaissance en Bretagne (et même la situer précisément dans son œuvre) et que le petit panneau de la Vierge reflète l'art de Pierre Simon, un des chefs de file de l'école vitrénienne du vitrail, ou encore que le fastueux tabernacle de bois doré fut l'œuvre de Pierre Kervella, comme à Chanteloup.

Il faudrait des pages et des pages pour expliquer et savourer tous les trésors plus ou moins grands légués par cette église de chez nous. Merci à cette revue d'élargir une fois par an le dossier Patrimoine.

Ci-contre ce « Lion cherchant qui dévorer » se trouvait à l'origine en pendant avec l'« Ange qui nous voit » au nord du chœur. L'un incarnait la grâce, l'autre les forces du mal. Ce dernier a échoué dans la dernière chapelle du bas-côté nord, bien perturbé par une gouttière neuve (aurait-elle été faite ainsi si cet article était paru plus tôt?).



Détail de la Table de Peutinger, d'après le fac-similé de Konrad Miller (1887). Vous repérez la position de Sipa (Visseiche) entre Condate (Rennes) et « Juliomago » (Angers).

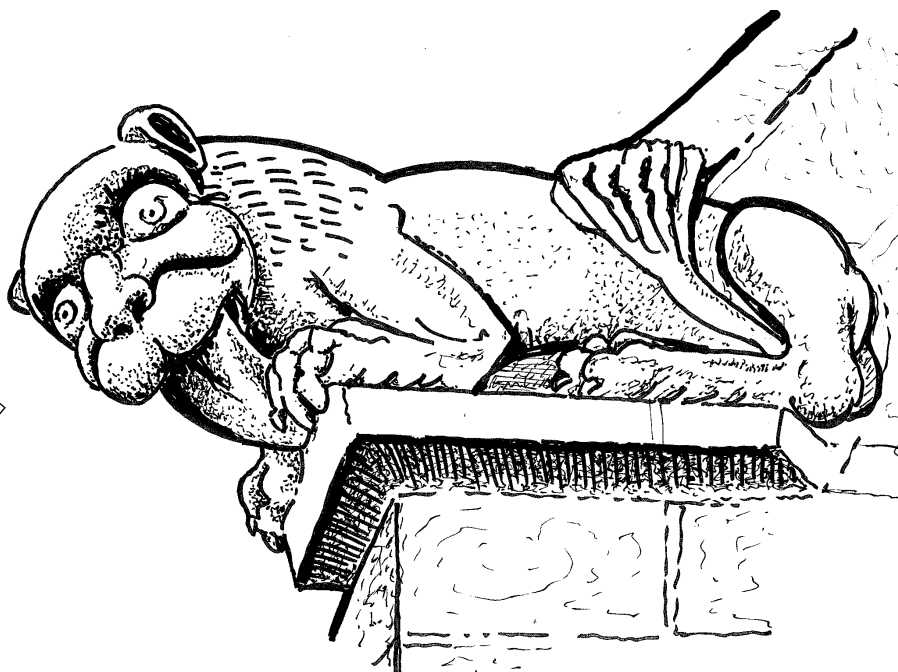


La Roche aux Fées est le dolmen le plus vaste de Bretagne. Il a la particularité, comme le temple d'Abou Simbel en Égypte, de se trouver juste en face du soleil levant au solstice d'hiver. Ce matin-là, ses rayons plongent jusqu'au fond de la grande chambre...



Le pont de Visseiche fut achevé en 1681 par l'architecte François Huguet, qui termina aussi la façade de la cathédrale de Rennes. Dans ce secteur on lui doit encore le maître-autel de Boistrudan et le retable sud de Drouges. Il était le gendre de Pierre Corbineau.

La légende de la guivre jetée dans la Seiche est illustrée dans l'église voisine de Marillé-Robert (par Denis de Nantes en 1869).



I. LES ORIGINES ET LES PÉRIODES ROMANES (XI^e-XII^e s.)

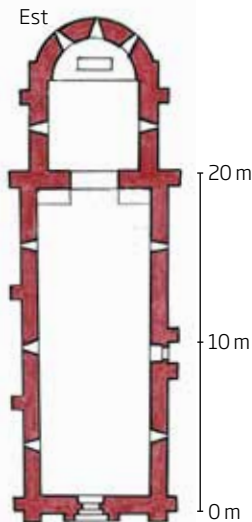
^
Ci-dessus, cette portion de mur témoigne de l'église du XI^e siècle. La petite baie en meurtrière, passée ici au noir, est actuellement bouchée. Les pierres de calcaire coquillier qui la constituent viennent probablement de sarcophages mérovingiens abandonnés. Le chapeau a des rainures qui évoquent plusieurs claveaux.



^
Sur un modillon de la façade de l'église d'Arbrissel, un moine veille, cerné par des figures maléfiques.



Le chœur de l'église de Bréal-sous-Vitré donne une idée de celui que put avoir l'église de Visseiche.



Plan (hypothétique) de l'église du XI^e siècle. Tous les plans sont à la même échelle.

Au XI^e siècle, sous l'impulsion des moines venus des bords de Loire, se généralisa la construction en pierre pour les églises, jusque-là en bois. Le mur sud de la nef, probablement de la fin du XI^e siècle, témoigne de cette grande aventure, avec sa fenêtre étroite comme une meurtrière et le revers de sa porte sud à claveaux blancs et rouges.

C'est assez pour imaginer tout le reste. À côté des églises complexes avec carré de transept des gros prieurés ou des abbayes, c'était la cohorte des églises toute simples, sorte de granges tournées vers l'Orient. Répondant à la porte cintrée de la façade, une arcade ouvrait la nef sur un chœur plus étroit, généralement terminé par une abside. Ce chœur pouvait être voûté de pierre, au moins en partie, pour honorer l'autel du saint sacrifice au-dessous.

Rarement un décor : seuls les contreforts plats qui rythmaient l'édifice étaient renforcés par des pierres de taille, souvent ferrugineuses. Alternant avec ces contreforts, des baies étroites s'ouvraient largement vers l'intérieur, une dans l'axe et une en façade, et le reste plutôt réparti par trois. Il y avait aussi des portes au sud, pour la nef et pour le chœur. Un petit clocher-mur, souvent pour une seule cloche, se dressait en haut ou en bas de la nef. Il se détachait au-dessus d'une charpente assez plate, car recouverte de tuiles.

Quand les seigneurs, sur leur motte, se protégeaient derrière des fossés par des barricades de pieux durcis au feu, ces églises de pierre, avec leurs murs épais d'un mètre, étaient l'image

même de la paix, la demeure d'un Dieu qui prend soin de vous. Pointant sous les étoiles vers la lumière du levant, c'étaient de petites merveilles d'équilibre tranquille. Leur caractère sacré ajoutait au sentiment de sécurité, de même ici que le patronage de saint Pierre en personne.

CETTE ÉGLISE ÉTAIT-ELLE LA PREMIÈRE?

Dans le cas de Visseiche, sûrement pas. Sans doute même que la précédente s'était substituée à un sanctuaire romain. Souvent dans ces cas-là on la dédiait à saint Martin, reconnu comme l'évangéliste de l'ouest de la France, et dont le tombeau à Tours était le grand centre pèlerin de France. Mais saint Pierre, prince des Apôtres, arrivait juste après, ainsi dans les environs à Drouges, Availles ou Piré. Saint Pierre était d'ailleurs patron de la cathédrale de Rennes (comme à Vannes ou à Nantes). Bref, une église dédiée à saint Pierre remonte souvent au début du christianisme chez nous et c'est de ce point de vue une perte de lui changer son patronage (comme à Corps-Nuds). Mais de plus, en ce XI^e siècle, les évêques de Rennes avaient leur résidence à Rannée et Visseiche était sur leur chemin...

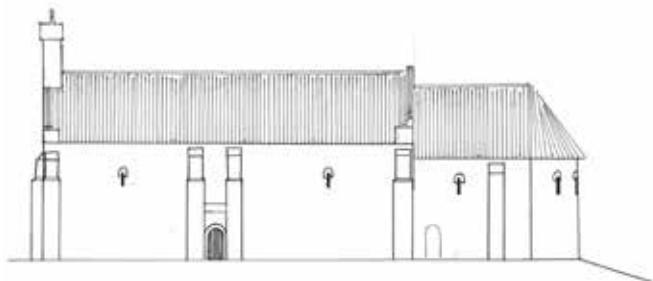
PRÉCÉDA-T-ELLE LE CIMETIÈRE?

Non, car le cimetière païen existait bien avant elle. Les fouilles menées sur le terrain de sport et plus près de l'église ont montré que peu à peu les tombes chrétiennes, tournées vers le levant, se sont mêlées aux tombes païennes. À l'époque mérovingienne

Ci-contre, ce qui reste de la « Grande motte » >
où vécurent les premiers seigneurs
de Visseiche, avec à gauche le début
de la basse-cour.



Ci-dessous, évocation de l'église romane à l'origine, avec son clocher-mur et ses toits de tuiles. Avec ses 30m de long, ce n'était pas une « petite » église pour l'époque. La largeur de sa nef n'a pas changé. <



(et parfois carolingienne), il y en a de deux types : soit des sarcophages de calcaire coquillier, soit des coffres avec six dalles d'ardoise. Jean-Claude Meuret, l'historien et l'archéologue de ce pays, a attiré l'attention sur un certain Dom Mirione, nommé au revers d'un de ces coffres, et sûrement un haut dignitaire civil ou religieux de ce temps.

QUELLE ÉTAIT L'AMBIANCE DE L'ÉGLISE À CETTE ÉPOQUE ?

Depuis 1054, la rupture était consommée avec Constantinople. L'Église latine se structura alors autour d'un seul pôle, celui de Rome, et sa théologie fut bâtie principalement par les moines, pour le meilleur et pour le moins bon. Il se trouve qu'en ce temps-là le centre du pouvoir dans le diocèse de Rennes était à Rannée où résidaient les évêques de Rennes, soit tout près de Visseiche. Selon la tradition, le fascinant Robert d'Arbrissel naquit vers 1042 au village de la Boussardière, à 2 km de notre église. Dernier d'une dynastie de prêtres mariés, il se fit dans le diocèse de Rennes et loin à la ronde, le champion de cette « réforme grégorienne » qui consacra en Occident le triomphe du modèle monastique (exigence du célibat pour les clercs et restitution des églises par les laïcs, presque toujours aux abbayes). Son ardeur était si grande qu'à la mort de Sylvestre de la Guerche, l'évêque de Rennes son protecteur, il dut changer de région ! Il campa tout près, dans la forêt de Craon, fondant l'abbaye de la Roë (1096), avec un tel succès qu'à quelque temps de là, le petit seigneur d'Arbrissel, Robert de l'Épine, donna l'église à son abbaye.

QUI ÉTAIENT LES SEIGNEURS DE VISSEICHE À CETTE ÉPOQUE ?

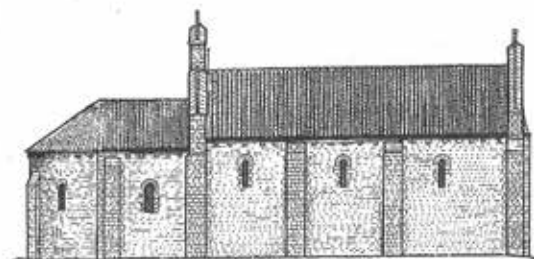
Maintes fois dans les archives il est question de la famille « de Visseiche », qui résidait à la « Grande Motte » aux XI^e et XII^e siècles. C'était certainement eux les patrons de l'église à l'origine. Mais par la suite les seigneurs de la Grande Motte avaient sans doute émigré tout près au manoir de l'Onglée, c'est pourquoi le titre envié de fondateurs (donné par l'Église en compensation de la restitution) fut lié à ce manoir.

CE VIEUX MUR ROMAN AU SUD, EST-CE VRAIMENT UN PLUS ?

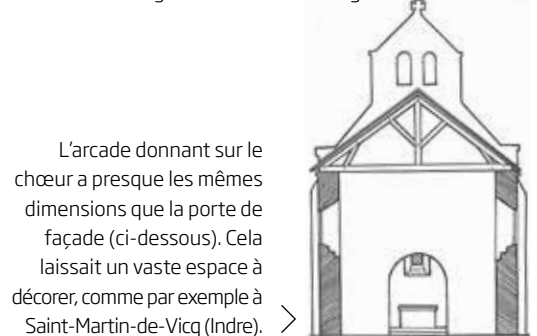
Oui, car il nous assure que nous prions sur une terre ancestrale. Dans cette zone, beaucoup de belles églises ont perdu les murs romans de leur nef par l'ajout de bas-côtés, au nord d'abord puis au sud. Ainsi à Bais, Louvigné-de-Bais, Domalain, Moutiers, Rannée, et même à la Guerche. Le témoignage de Visseiche nous rassure : dans la nef de toutes ces églises, nous prions aussi sur un sol ancestral.

S'il n'y avait pas eu la guerre 14 qui interrompit ce projet, il était question de construire un bas-côté au sud pour équilibrer l'église. C'est Arthur Regnault, notre grand bâtisseur, qui en avait fait les plans. Ils furent remis au grenier du presbytère et c'est heureux.

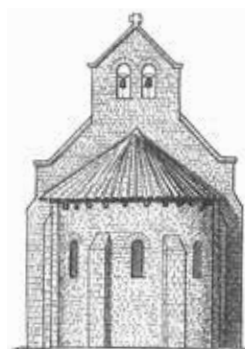
Pourtant, notre église s'est bien développée elle aussi au fil des siècles et des grandes mutations. Il vous suffit de comparer les plans de planche en planche, jusqu'à nos jours.



Évocation de l'église d'Arbrissel à l'origine.



L'arcade donnant sur le chœur a presque les mêmes dimensions que la porte de façade (ci-dessous). Cela laissait un vaste espace à décorer, comme par exemple à Saint-Martin-de-Vicq (Indre). >



L'église d'Arbrissel, à 3 km de Visseiche, fut reconstruite vers le milieu du XII^e siècle par les moines de la Roë et placée sous le patronage de Notre-Dame. Malgré les ajouts de gros contreforts et le surbaissement des murs quand ils reçurent une charpente pour ardoises, elle reste un bon témoignage des églises de ce temps. Ces dessins en proposent une restitution. L'église de Visseiche, antérieure, était plus simple.

SIMPLICITÉ, FORCE ET MYSTÈRE.

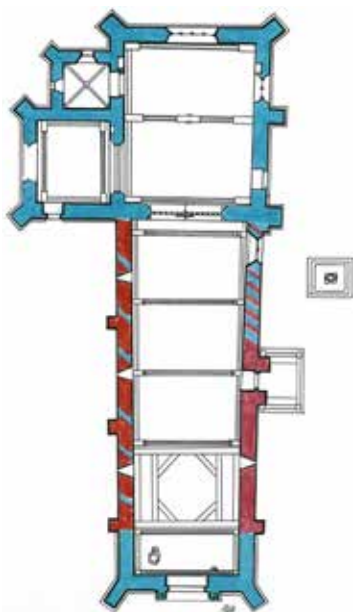


II. LES PÉRIODES GOTHIQUES ET LA RENAISSANCE (XIII^e - XVI^e s.)

Partie inférieure de la *Montée au calvaire*, par le grand Michel Baionne l'aîné, vers 1539.



La Vierge du XV^e s. (1,17m).



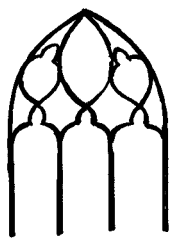
Pendant des siècles, rien ou presque ne bougea. Au temps des éblouissantes cathédrales, à peine si l'on élargit une meurtrière ou si on densifia un contrefort. Il est à peu près sûr cependant que la toiture de la nef fut entièrement refaite. En effet, à partir du XIV^e siècle, la fine ardoise d'Anjou, l'emporta sur la tuile. On se lança alors dans de nouvelles charpentes plus pointues et imperméables aux intempéries. On put aussi plus facilement imaginer des flèches fines, mais de tout cela il ne reste rien.

Le seul héritage est une Vierge de pierre, la plus belle loin à la ronde. Elle est en pierre blanche de Normandie et porte un enfant pensif qui tient un oiseau dans ses mains. Il fallut attendre la Renaissance, vers 1530, pour laisser des traces marquantes.

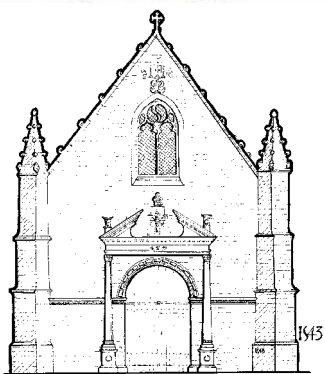
condamnés à retenir les murs, comme leurs cousines les gargouilles l'étaient à cracher l'eau des orages. Un astucieux tailleur de pierre, que l'on retrouve à Piré et Rannée, orna la base des pignons de figures grimaçantes (en partie cachées aujourd'hui), mais surtout, face à l'entrée sud, de « l'Ange qui nous voit », respirant la tendresse de Dieu.

Diverses niches creusaient les murs à des endroits précis : le « lavabo » à droite pour les ablutions du prêtre, le sacraire à gauche pour les vases sacrés. Ils ont disparu, peut-être remontés chez lui par un recteur du XVII^e siècle quand ils furent inutiles.

La plus belle niche était l'enfeu de Guy Renouard de l'Onglée, tenu pour fondateur de l'église. Le tombeau et son gisant faisaient corps avec une fenêtre où il devait y avoir un vitrail. D'autres notables prétendaient aux honneurs : les seigneurs de la Montagne sur une colline touffue qui dominait la vallée. Ils firent ouvrir une chapelle au nord avec un caveau souterrain pour leurs morts, à côté d'un petit « revestiaire » (vestiaire des prêtres, ancêtre des sacristies). C'est probablement pour cette chapelle que fut commandé le vitrail de la Vierge dont ne subsiste qu'un seul panneau, au sud du chœur.



Le remplage de la maîtresse-vitre, tel que le vit Alfred Ramé vers 1850.



La façade de 1543 et son portail Renaissance à l'origine.

UN NOUVEAU CHŒUR (VERS 1535)

On refit le chœur. Autant l'ancien était étroit, obscur et dépouillé, autant on le voulait ample et élancé, clair et plein de jolieses. On alla chercher de la pierre dorée comme le bon pain et facile à tailler dans la carrière voisine de « la Cornouaille ». Le toit pointu fut assis sur des poutres chamarrées avec des « engoulants », sorte de crocodiles



Le chevet



Un engoulant



Modillons de bois au fond du chœur



Repas chez Simon

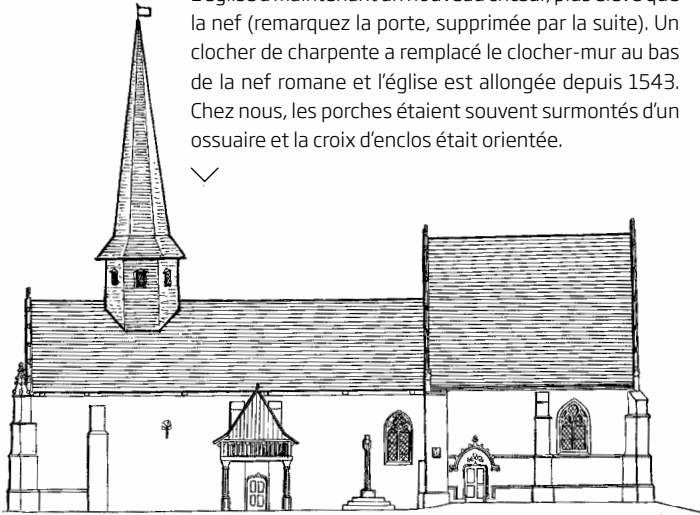


Portement de croix



Coup de lance

L'église a maintenant un nouveau chœur, plus élevé que la nef (remarquez la porte, supprimée par la suite). Un clocher de charpente a remplacé le clocher-mur au bas de la nef romane et l'église est allongée depuis 1543. Chez nous, les porches étaient souvent surmontés d'un ossuaire et la croix d'enclos était orientée.



Le plus voyant était la maîtresse-vitre de 7 mètres, qui dominait l'autel de pierre et incarnait la mystique du nouveau dispositif. Malgré les apparences en effet, le prêtre ne tournait pas le dos à l'assemblée: il prenait la tête d'un peuple en marche vers la lumière. Pour cette pièce capitale, on avait fait appel à un maître-verrier prometteur établi à Rennes, Michel Baionne l'aîné, qui venait de s'illustrer en 1537 et 1538 par trois verrières époustouflantes à Moncontour et qui allait devenir le meilleur maître-verrier de la Renaissance en Bretagne. Il semble que c'est en 1539 qu'il superposa quatre scènes d'évangile: le *Repas chez Simon*, la *Montée au Calvaire*, le *Coup de lance sur la croix* et la *Résurrection*, comme le laissent supposer les fragments qui subsistent.

UNE NEF MODERNISÉE (1543)

Dans le même temps, on allongea la nef et on lui donna un coup de jeune: charpente neuve (plus simple que dans le chœur), porte sud refaite sur un modèle commun dans le pays. La nouvelle façade en pierre dorée, datée de 1543, gardait certains aspects du gothique finissant, mais introduisait un portail Renaissance. Quelques têtes naïves et mystérieuses étaient plantées sur les pinacles, une sirène hardie dansait sur

la pointe de la fenêtre... Le recteur du temps, Olivier Binesse, surveillait ses ouailles, les mains dans ses manchons. L'auteur de ce décor plein de verve s'appelait, semble-t-il, Marc Lotas, si c'est lui qui a signé le beau bénitier à l'entrée. Le clocher avait pris place au bas de la nef ancienne, porté par quatre piliers de bois.

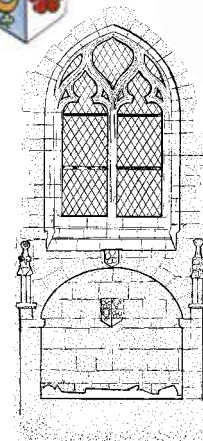
La pure arcade du chœur était flanquée de l'autel de la Vierge à gauche, comme partout, et d'un plus petit à droite, de saint Eloi ou de saint Jean. Au centre était dressé « l'arbre de la croix ». Partant du sol, il jaillissait d'une balustrade de bois (chancel ou jubé s'il y avait une tribune). Le Christ en a été conservé, puissant et douloureux.

UN EMBRYON D'ENCLOS

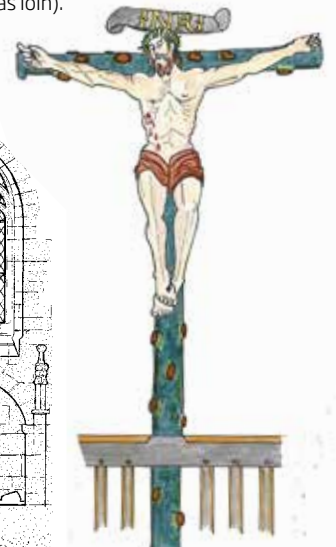
Les abords de l'église n'étaient guère aménagés, sans commune mesure avec les paroisses de Basse-Bretagne pour moderniser leur enclos. Il y avait un if et près du porche sud en bois (le « chapitreau ») se dressait une modeste croix de granit, dont la tête se voit encore, avec une Vierge pour le levant et un Christ pour le couchant. Les morts étaient inhumés le plus possible dans la nef, espace plus protecteur que le cimetière.



Ce modeste panneau, actuellement au sud du chœur, reflète la manière rapide et sensible de Pierre Simon, un des maîtres de « L'École vitrénienne » du vitrail au XVI^e siècle. Réalisé à la fin des années 1530, c'est en fait le seul rescapé d'une verrière disparue, ornant sans doute à l'origine la chapelle de la Vierge au nord du chœur, où les de Champagné avaient leur enfeu. Le paysage convient à ces seigneurs, alors maîtres du château de la Montagne, de la Grande Motte abandonnée de Visseiche et de plusieurs manoirs dans la plaine. L'Enfant semble repousser la grappe de raisin qui préfigure sa Passion (dont le 15^e centenaire n'était pas loin).

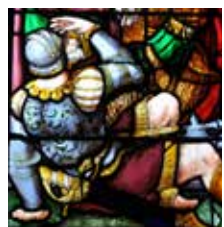


L'enfeu de Guy Renouard de l'Onglée.



L'« arbre de la croix », à l'entrée du chœur.

LE TEMPS DES MAÎTRES-VITRES ET DES ENCLOS.



Résurrection



Cadastre de 1570



Le soldat et la sirène en façade



Olivier Binesse Recteur



Le bénitier



La croix d'enclos

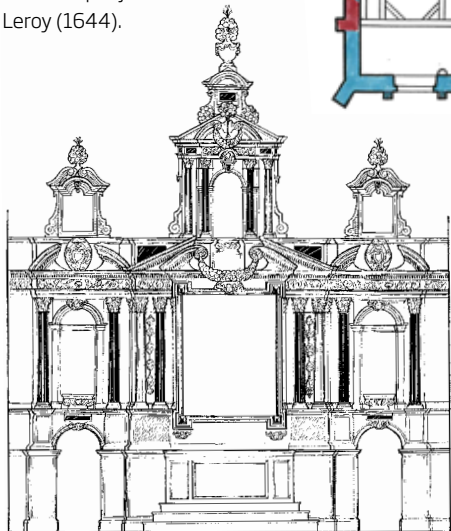
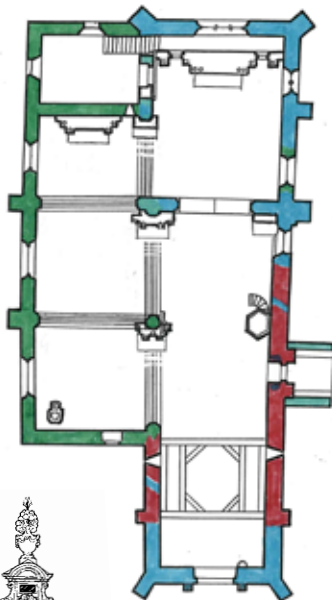
Extrait du tableau du Rosaire (1645), inspiré d'une gravure de dévotion, comme beaucoup en France, mais particulièrement fin.



III. LES PÉRIODES CLASSIQUES JUSQU'À LA RÉVOLUTION (XVII^e - XVIII^e s.)



St Pierre par Jacob Leroy (1644).



Le retable de Jean Martinet (1638).

À cette époque, deux éléments spectaculaires apparurent : le volume de l'église fut presque doublé et le mobilier fut entièrement renouvelé.

L'ACCROISSEMENT DE L'ÉGLISE

La population des campagnes croissait malgré les épidémies. Le concile de Trente commençait à porter ses fruits et la ferveur était stimulée par les missions. Il fallut agrandir l'église. Le principe était simple : on ajoutait chapelle après chapelle, en commençant par le nord, au fur et à mesure des moyens. On aboutit ainsi à quatre pignons : celui de la sacristie à étage qui remplaça le « revestiaire » en 1655, celui de la chapelle de la Montagne refaite en 1642 et affectée au Rosaire, ceux des deux chapelles donnant sur la nef en 1655. On n'en voit plus aujourd'hui les murs d'origine : ils furent refaits en 1763 et le quatrième pignon fut encore recommencé en 1828.

À l'extérieur, se remarque encore la litre, bandeau blanc qui ceinturait l'église, avec les blasons des seigneurs fondateurs (les seigneurs de la Montagne, depuis qu'ils avaient acquis l'Onglée en 1628). A l'intérieur, il vaut la peine de comparer les poutres d'origine et d'observer la « chanterie » sur la sacristie, avec balcon et regard

sur l'autel. On l'appelle encore le « jibé » (déformation de jubé, tribune). L'enclos fut également affermi : le porche sud fut refait en pierre en 1630 ; de grands murs s'élevèrent autour du « saint cimetière » en 1621. Mais on préférait toujours l'inhumation dans l'église. Une pierre tombale en ardoise, de 1703, a été conservée, du recteur René Bizeul.

UN MOBILIER ENTièrement RENOUVÉ

En quelques décennies, lavabo et sacraire, maîtresse-vitre tant admirée, autel de pierre et arbre de la croix, tout fut périmé. Une sensibilité nouvelle, issue du Concile de Trente et de Rome, fut propagée surtout par les Jésuites. Elle visa à concentrer l'attention sur l'Eucharistie. La lumière, aveuglante au matin, de la grande verrière devint gênante, de même que la barrière du chancel. Ce fut le temps des tabernacles axiaux et des chaires à prêcher, mais surtout des retables, éclairés latéralement.

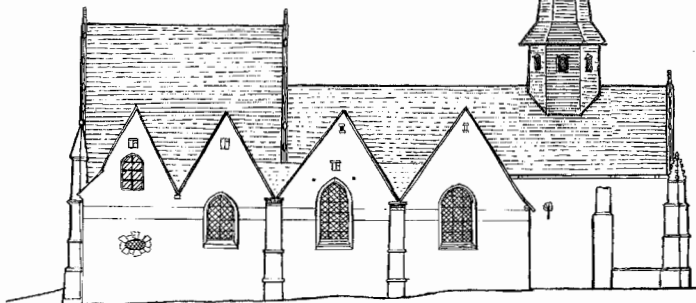
Des architectes, lavallois pour la plupart, se spécialisèrent dans la réalisation de ces grands décors monumentaux au-dessus des autels, inspirés de l'Antique. L'engouement des Bretons, familiers du granit, pour ces œuvres claires, précieuses et bien composées devint dans



Les pignons au nord et le « jibé » sur la sacristie. Le retable de Martinet, Saint Nicolas et Saint Blaise

Deux images du retable du Rosaire

L'enfilade des pignons au nord est marquée par le bandeau de la litre et les blasons des seigneurs de la Montagne, qu'on voyait aussi sur les 2 grands retables, sur la chaire et le banc seigneurial.



ce secteur une véritable épopée: encore aujourd'hui, dans un rayon de quinze km autour de Visseiche, on en trouve 55, partagés entre les deux clans lavallois, celui de Pierre Corbineau (avec Gilles Corbineau, François Houdault père et fils, Pierre Lacroix et François Huguet) et celui de Jean Martinet (avec les frères Angeniau, Tugal Caris, les frères Langlois et leur neveu François). Seuls quelques Angevins s'infiltrèrent vers la fin du siècle (Simonneau, Barauderie, Robelot). Avec ses quatre retables et ses archives, l'église de Visseiche est une référence incontournable. Suivons donc les comptes de la fabrique.

- En 1624, achat d'un tabernacle en bois doré à maître Marc Jollis (160 livres), complété en 1647 et 1694.
- En 1638, marché du « grand autel » avec Jean Martinet, qui depuis 15 ans dressait dans les pays de Vitré et Fougères retable sur retable. On n'osa pas boucher la maîtresse-vitre, qui avait à peine 100 ans: le retable est placé un mètre devant, ce qui ne se voit nulle part ailleurs. En même temps, on remplaça la porte sud du chœur par une fenêtre et on enleva l'arbre de la croix, qui devint un crucifix face à la chaire. Les peintures du retable n'arrivèrent qu'en 1643, une *Descente de croix* (disparue) et deux plus petites, de

Saint Benoît et *Saint Blaise*. Plus tard encore, en 1644, entrèrent dans les niches les trois statues de terre cuite, par Jacob Leroy de Laval (ont survécu celles de saint Pierre et saint Nicolas).

- En 1644-1645, ce fut le retable du Rosaire. Celui de Visseiche, encore complet, est un des plus remarquable du genre, dû à Jean et Michel Langlois, alliés à Jean Martinet. Il fut orné de la Vierge du XV^e siècle et d'un tableau très fin, commandé à Paris et « donné par la Présidente de Marbœuf », sans doute par amitié pour les châtelains de la Montagne.

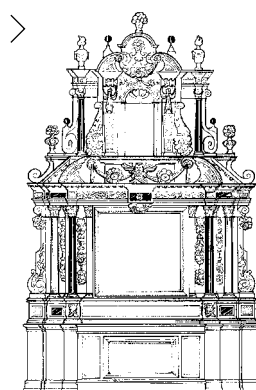
- En 1667, le retable de Saint Clair vit s'imposer l'Angevin Gaspard Robelot. La statue de Saint Clair y trouva place en 1668. Mais en 1672, pour l'autel Saint Jean, on renoua avec le clan Martinet: François Langlois, neveu des précédents, sculpta un dernier retable plein de gentillesse (depuis 1850 à la chapelle d'Alliance). Ces années-là, on avait encore créé deux petits retables de bois, pour sainte Anne et sainte Marguerite.

- Complétaient ce mobilier la chaire de Thomas Hervé, pansue à souhait, et parée de vives couleurs, les lourdes bannières, les fonts baptismaux, transportés dans la dernière chapelle, des confessionnaux. S'ajoutaient une riche orfèvrerie et des vêtements somptueux.

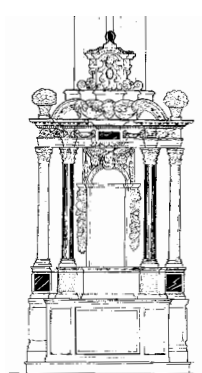
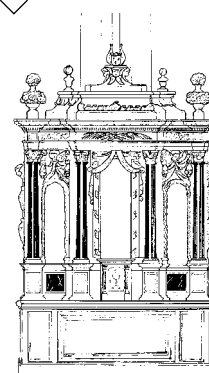


Le XVIII^e siècle n'a pas laissé beaucoup de choses, mais elles sont importantes. Devant le grand retable Louis XIII, l'autel de bois fut renouvelé à la fin du règne de Louis XIV. Plus tard, sous Louis XV, il fut surmonté d'un splendide tabernacle en bois doré. La confrérie du Saint-Sacrement avait été fondée en 1729 mais c'est seulement vers 1760 qu'elle confia à un brillant menuisier rennais, Pierre Kervella, la réalisation de ce chef d'œuvre.

Ci-contre, le retable du Rosaire (Jean et Michel Langlois, 1644-45).



Ci-dessous, retables de l'autel Saint-Clair (Gaspard Robelot, 1667) et de l'autel Saint-Jean (François Langlois, 1672).



LE TEMPS DES RETABLES.



Deux images du retable de Saint Clair

La chaire aujourd'hui et sous Louis XIV, avec le Christ en face

Le tabernacle de Pierre Kervella

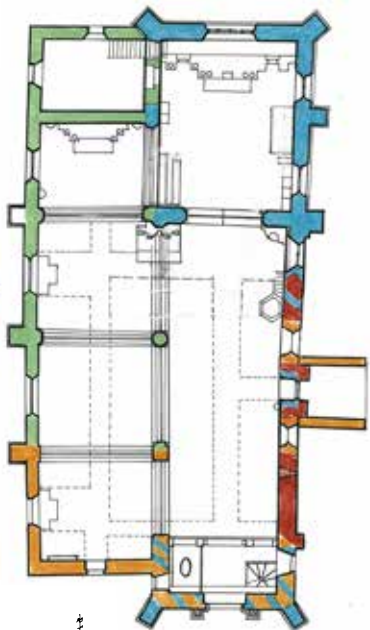


IV. DU XIX^e SIÈCLE AUX ANNÉES 1960

Vitrail de Jésus devant Jérusalem (Lecomte, 1882)



^ Cette Vierge à l'Enfant, copiée sur celle de Félix Lecomte à la cathédrale de Rouen (1777), fut le modèle le plus vendu après la Révolution (premier plâtre de série par un atelier parisien).



Depuis le XIX^e siècle, que de générosité encore, que de contrastes aussi, entre le règne absolu de « Monsieur Boury » sous la Restauration et la disparition rapide du clergé rural traditionnel à partir des années 1960.

« MONSIEUR BOURY », PERMANENCE CLASSIQUE

Cet enfant du pays, né en 1787, fut recteur de Visseiche de 1815 à 1859. Vous trouverez maintes fois son nom, sur le nouveau presbytère, le nouveau cimetière, la nouvelle école... Il se battit aussi pour l'église, remeublant la sacristie, reconstituant l'orfèvrerie. Il termina le bas-côté nord en ajoutant une dernière chapelle (1828).

Le plus spectaculaire fut la mise en place du nouveau clocher. Vers 1817, il avait consolidé la façade en la simplifiant un peu. En 1828-29, il transforma le bas de l'église en tour pour y asseoir le clocher. À Torcé non loin de là un tel projet avait été fait, mais la Révolution l'avait stoppé et il n'avait pas abouti. Avec le concours de Pierre Marchand, un habile entrepreneur de Chateaugiron, il parvint à ses fins : « un nouveau clocher de 100 pieds de haut jusqu'à la croix ». Un coq surmonta le tout, signé et daté par le vitréen Hébert qui fit aussi ceux de Princé et de Châtillon.

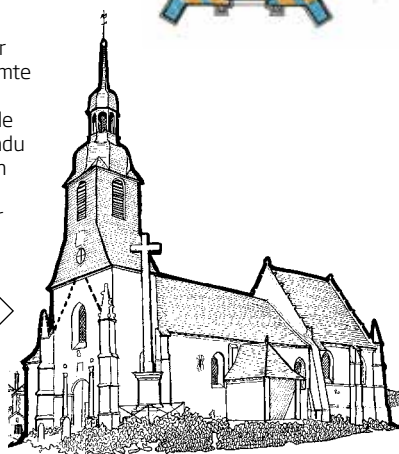
Ce « massif occidental » abritait une tribune, le baptistère et les cloches. Par la suite, en 1852, furent encore ouvertes deux nouvelles fenêtres, par Jean Marchand cette fois. Elles encadraient le porche sud refait à neuf.

Parmi le mobilier caractéristique de cette période optimiste : une Vierge à l'Enfant néo-classique, les fonts baptismaux de marbre, le tableau de la *Transfiguration* au maître-autel d'après Raphaël, le chemin de croix peint à la main...

À côté d'autres inscriptions plus longues, celle-ci, rythmée, résume joliment l'action du recteur : « Monsieur Boury, prêtre, a / Pour la gloire de Dieu / Avec ses paroissiens / Restauré ce saint lieu ».

LA VAGUE NÉO-GOTHIQUE (FIN XIX^e-DÉBUT XX^e s.)

Visseiche fut assez peu touché par cette période très active qui vit la reconstruction pure et simple de quantité d'églises anciennes. Notons toutefois les confessionnaux de 1866 (les clés évoquent saint Pierre), les trois cloches (1869, Villedieu-les-Poêles), la grande bannière et plusieurs petites, quelques statues (Anne et Joachin, François de Sales, Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie), une très belle croix



> L'église avec sa façade transformée en tour et le calvaire du temps de l'abbé Boury (1850).



Le porche et la Vierge de Pontmain



Le coq de 1828.



Les fonts baptismaux.



La *Transfiguration*.



St François de Sales.

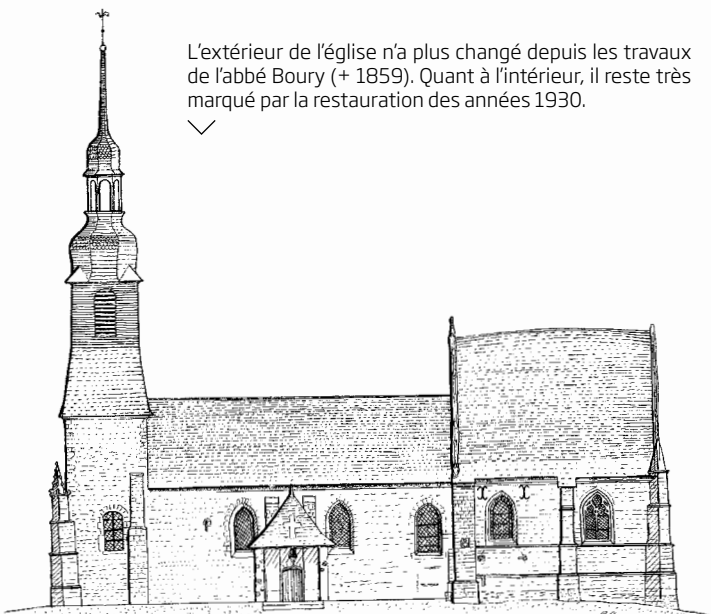


L'orfèvrerie...



La paramentique...

L'extérieur de l'église n'a plus changé depuis les travaux de l'abbé Boury (+ 1859). Quant à l'intérieur, il reste très marqué par la restauration des années 1930.



processionnelle (don du château). On reconnaît aussi, dans un petit retable à saint Joseph et deux ailes dilatant le retable du Rosaire, l'œuvre de l'infatigable Groussard de Fougères.

Le plus voyant, ce sont les vitraux. Ils sont l'œuvre de l'atelier rennais Lecomte et Colin entre 1880 et 1882. Il s'agissait de sauver les 9 panneaux qui subsistaient de la maîtresse-vitre derrière le retable. Ils furent intégrés du mieux possible dans la verrière centrale du bas-côté nord. Autour de cet axe fut conçu un programme avec uniquement des scènes évangéliques (une nouveauté à cette époque). En façade, la *Transfiguration* fit écho au tableau du maître-autel. Dans la chapelle de la Vierge ce fut l'Apparition de Lourdes et dans le chœur une belle copie de la *Dernière communion de saint Jérôme*, un tableau célèbre du Dominiquin (1614), au Musée du Vatican comme la *Transfiguration* de Raphaël. Dans la baie axiale, remaniée, et dans la fenêtre voisine, on se contenta de grisailles. Pour celle-ci, on avait toutefois introduit le *pharisien Simon*, venu de l'ancienne maîtresse-vitre. C'est plus tard, vers 1927, qu'on y plaça le panneau de la Vierge, ajoutant un seigneur à genoux imaginaire. En 1891, la fabrique se dota fièrement

d'un orgue, confié à l'atelier Claus. Il est de bonne qualité mais son emplacement a porté une lourde atteinte à l'harmonie du chœur.

Il s'en fallu de peu que l'édifice ne soit agrandi et régularisé. Arthur Regnault avait fait les plans d'une nouvelle sacristie et d'un bas-côté sud, que la guerre 14 empêcha d'exécuter.

DEPUIS 1918

Jeanne d'Arc, Sainte Thérèse, la plaque des 50 morts de la guerre et la Vierge du Perpétuel Secours prennent place dans l'église, tandis qu'une magnifique grotte de Lourdes est achevée sur le bord de la Nationale (1913-1920).

Le statut de Monument historique accordé en 1926 stimule les travaux. En 1927, des douvis de frisette remplacent les voûtes plâtrées et en 1931, l'église est la première chez nous à être décapée intérieurement et rejointoyée au ciment. Comme pavement, elle reçoit un beau ciment et dans le chœur un damier de céramique (par Cerutti, cimentier à la Guerche). Cette restauration, admirée à l'époque, s'achève par des nouveaux bancs et de nouvelles stalles de Béchu de Vitré, tandis que l'atelier Jobbé-Duval se charge des peintures. Tout semble désormais rester immuable...

Ce panneau qui fait pendant à celui de la Vierge de Pierre Simon fut entièrement composé par l'atelier Tournel de Paris vers 1920. C'est une réalisation brillante mais peu logique. Son coussin de prière est posé sur l'herbe, son vêtement ne correspond ni aux seigneurs de l'Onglée, ni aux seigneurs de la Montagne. Surtout la Vierge est dans le mauvais sens par rapport à nous (le vitrail d'origine était au nord).



Un sujet rare de la crèche traditionnelle de Raffl.

La Vierge du Sacré-Cœur (1875).

LA FIN DE LA « CIVILISATION PAROISSIALE ».



Le confessionnal de 1866. Saint Jérôme, la Samaritaine et ce qui l'a remplacée.

L'orgue de 1891.

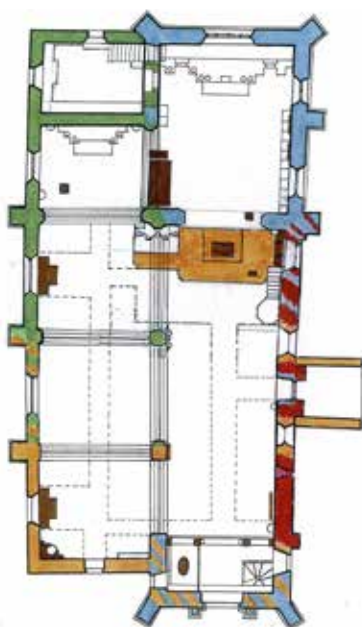
Jeanne d'Arc de 1925.

Le pavage du chœur.



V. DES ANNÉES 1960 À NOS JOURS

Avec tant d'autres, Rolande, Clément et Yves veillent sur leur église. Nous les en remercions.



Depuis les années 1960, et quelles qu'en soient les raisons, la société et l'Église ont beaucoup changé. L'église de Visseiche, qui a été si longtemps le grand centre d'intérêt des Visseichais se retrouve aujourd'hui une église satellite dans la grande paroisse de « Notre-Dame de la Guerche ». Elle reste ouverte tous les jours et elle accueille une Eucharistie chaque 4^e samedi du mois.

Les années 1960 sont marquées par le concile Vatican II et l'explosion de 1968. La validation de la célébration face à l'assemblée, légitime, ouvre vraiment une ère nouvelle pour les églises, aussi importante que les temps des maîtresses-vitres et des retables. Puisque l'église de Visseiche est un témoin exemplaire de ces deux grandes périodes, nous aimerions qu'elle le soit aussi pour le temps des chœurs conciliaires, commencé depuis bientôt 60 ans. C'est pourquoi le plan ci-contre propose quelques améliorations, à discuter ensemble.

Déjà, dans une église avec un tel héritage, il faut éviter que les choses ne se parasitent mutuellement, comme l'orgue et le grand retable. Par exemple, il est préférable que la grande bannière retourne dans son armoire, plutôt que d'étouffer le tableau de Notre-Dame du Perpétuel Secours. S'il paraît utile de proposer des phrases stimulantes, il vaut la peine de réfléchir au format et à l'emplacement des banderoles.

Dans les campagnes, la solidarité à l'occasion des décès est admirable. Il ne faut pas pour autant accumuler chaises et bancs partout dans l'attente du grand enterrement. Les églises sont

d'abord des lieux de paix et de recueillement, où il fait bon respirer.

Bien sûr, nous aimerions que l'intérieur retrouve sa fraîcheur et revenir sur l'abus du ciment lors de la restauration des années 1930, si peu accordée aux retables, mais la commune a raison de commencer par l'extérieur : plus de la moitié des couvertures sont refaites à neuf et le chœur bien nettoyé est le plus beau du « pays de la pierre dorée ». Il ne faudra pas perdre courage pour la suite.

Dans un prochain article, nous montrerons que ce qui manque le plus pour la motivation, c'est la culture. Elle est pourtant à portée de chacun, s'il le veut.

SOURCES. Ce dossier est la mise à jour de deux articles parus dans la « Vie diocésaine » il y a plus de 25 ans... Les archives, considérables pour Visseiche, sont surtout aux Archives Départementales : 2G 376, 2O 362, 5V 376, 6V 148, E Dépôt Adm., 4J 359, 5J 97, 9J 2... Vous trouvez en ligne les Registres (depuis 1487!), le cadastre de 1827 et même un article « pointu » de Jean-Claude Meuret : « Visseiche, vingt-cinq ans d'aristocratie... », qui nous fait encore plus voyager dans le temps...



Le chevet dans la lumière du matin.



Les hortensias.



L'autel actuel de célébration.



Un des 12 bouquets.



La grotte de Lourdes.